

théiste ou même chrétien, était un beau caractère : timide, ombrageux, farouche, sauvage même, mais fier et indépendant. « Oh ! que de choses à dire, écrivait au lendemain de la mort de Brizeux M. Audren de Kerdrel, sur l'indépendance de son caractère, le plus noble que j'aie jamais rencontré, sur cette pauvreté volontaire, qu'il avait non pas subie, mais choisie, comme le meilleur port en ce monde pour ceux qui mettent au-dessus de tout les ineffables jouissances d'une conscience tranquille, les délicates satisfactions du respect de soi-même. »

Mais ce qu'il y avait de plus remarquable en Brizeux, c'était son cœur, sa sensibilité délicate, exquise, profonde. Il aimait tendrement « ses deux mères », surtout « maman Boyer ». Ecoutez-le qui lui dit :

*Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer ?
Quand ton cœur au mien seul semble se ranimer,
Lorsque, dans tout le jour, peut-être, il n'est point d'heure
Que ta pensée aimante autour de ma demeure
Ne vienne, redoutant mille lointains périls
Et les chagrins sans nombre et dont souffre ton fils ?*

..... *Et tu m'écris alors*

*Pour forcer ma paresse à de nouveaux efforts ;
C'est mon sort, c'est le tien, au besoin tu m'en pries,
Et qu'il faut triompher de ces sauvageries,
De ces fières humeurs, de ces hauteurs de ton,
Que me transmet mon père avec le sang breton.
Puis, viennent de ces riens, de ces mots, de ces choses,
Que toute femme trouve, en écrivant, écloses,
Qu'on baise avec transport et qu'on relit tout bas.
Oh ! qui pourrai-je aimer, si je ne t'aimais pas ? (1).*

(1) Marie. M. Lecigne aurait pu citer ces beaux vers.